

Recueil n° 1 :
Nos anciens racontent
le siècle dernier, des années 40
aux années 60.

Denise Pozzer raconte la vie à la terre avec ses contraintes et ses devoirs.

“L'église est pour moi un repère dans la vie de paysanne. A l'occasion des rogations, M. le Curé tournait au bout du chemin et bénissait champs et bêtes. Nous étions de la plaine. Pour avoir la messe dominicale on attelait la jument à la carriole et, à la côte avant le bourg, on descendait pour pousser la carriole. Le soir du 24 décembre, on partait à pied avec nos sabots; on passait à Barthes pour que toutes les voisines de notre âge nous accompagnent en chantant des cantiques. Notre église était illuminée avec des chants et la crèche. Nous étions très heureux quand, au retour, on mangeait des petits Lu « dans un paquet bleu » avec du lait. Le travail était rude même pour une petite fille. Nos parents trimaient « comme des noirs » disaient-ils à leur époque. On ne prenait jamais de vacances. Quand la naissance des petits cochons avait lieu, on surveillait que la mère ne se lève pas parce que sinon elle écrasait les petits. Il y avait la récolte du tabac, les moissons des foins, et les dépiquages avec les grosses batteuses; tout se faisait entre voisins. Lors des veillées des dépanouillages, il y avait beaucoup de joie et les soirées étaient interminables. L'eau de noix, on en prenait quand nous étions malades, parfois on mentait pour en avoir... La cloche de l'église, les anciens la nommaient “la pleureuse”. Mon premier vrai cadeau a été une sarcle, après mon certificat d'étude...”

Yvette Peyridieu et Gilbert Martinet parlent des couturières.

“Il y a eu plusieurs couturières dans le village :

- Berthe Magne à son domicile ou à domicile ; elle transportait alors sa machine à coudre sur une brouette.
- Jeannette Amaudruz, chez la Basilate (épouse de Robert).
- Mme Bonhoure dans le village puis à La Pronquière : elle a habillé de nombreux villageois.”



Yvette Peyridieu et Jean-Claude Goutouly parlent des anciens curés.



« Il y a eu plusieurs curés dans le village : Combeford, Castan, Querandel, Cerano, Bouyssou.

Le curé Cerano était un homme très comique et qui aimait plaisanter. Il s'occupait des jeunes du théâtre : la troupe jouait jusqu'à Cuzorn, avec entrée payante. La recette du spectacle aidait à faire un voyage. Sa passion : la vitesse et la moto. Dès la messe terminée, il se rendait au café. »

Gilbert Martinet et Jean-Claude Goutouly nous racontent comment se passaient les battages.

«On se partageait le travail de battage avec Marcel Lacombe. »

«C'était un travail en communauté qui concernait entre 15 à 20 familles.

Le rôle de chacun était bien défini pour chacun des participants : gerbière, dépiquage...

Un jeune portait le sac de 80 kg au grenier et le lendemain le sac était redescendu vers le camion de la coopérative.

En 1957 Roland Lafaure a eu la 1ère moissonneuse-batteuse ce qui a décidé Raymond Martinet à faire de même l'année suivante ».



Gilbert Martinet, Yvette Peyridieu et Jean-Claude Goutouly parlent des anciennes écoles.

« L'instituteur Mr Lamouroux a fait l'école dans sa maison au 5 Rue de la Forge avant 1890, date de construction de l'école publique. Il y avait une école privée sur 3 étages au 1 Chemin de Marseille, en contrebas de la route avec salles de classe au rez-de-chaussée, cuisine et repas au niveau intermédiaire et dortoirs au dernier étage au niveau de la route. Un passage souterrain reliait cette école à l'autre côté du village, près de la Venelle du dragon. »



« Je suis allé à l'école libre à l'âge de 6 ans. J'y allais à pied à travers le Bourdila. Je traversais la Bellaygue. En arrivant à l'école, il fallait allumer le poêle. Puis l'école a été fermée et je suis allé à l'école laïque. L'école laïque avait pour instituteur Monsieur Vignals. Cette année-là, 44 élèves filles et garçons étaient déjà inscrits dans cette école. Monsieur Vignals était très sévère... Il faisait déjà copier les mots ! J'étais bon en orthographe. A 10 ans et demi, avec une autre élève, Simone, nous avons passé le concours d'entrée en 6ème. Nous sommes ensuite allés au collège de Villeneuve-sur-Lot. J'étais passionné d'histoire : j'allais à la bibliothèque dès que mon travail en classe était terminé. »



Yvette Peyridieu, Jean-Claude Goutouly et Gilbert Martinet nous parlent de la forge.



« Dans un atelier à Barthes, Mr Fabre, forgeron, venait depuis Ladignac en prenant le bac. Au village, à la forge, il y eut la famille Martinet pendant plusieurs générations. »

« Le forgeron ferrait les vaches, aiguisait les « rayes » (socs de charrues). Jean-Claude a vu chez Mr Pouzoulet, dans la petite rue jouxtant la maison, le travail de cerclage des roues : Mr Pouzoulet plaçait le cercle en métal avec de l'eau.

Il y avait donc 2 lieux de cerclage de roues : un chez Monsieur Martinet (le forgeron) et le second chez Monsieur Pouzoulet. »

« La forge du village appartenait à la famille Martinet depuis plusieurs générations (Marc, Pierre dit Raymond et Gilbert). Gilbert a commencé à y travailler dès son certificat d'études. Dans la forge bâtie en briques, il y avait 2 foyers et 2 forges sur le même châssis. Seul un foyer subsiste à l'heure actuelle. Ce grand châssis permettait de chauffer les cercles des grandes roues des charrettes ou des tombereaux, les roues des brouettes, les outils en ferraille et le fer forgé réalisé par Raymond Martinet. De chaque côté de cette forge, il y avait une enclume et un grand soufflet accroché au plafond pour attiser le feu. Devant ce châssis, un grand bac rempli d'eau servait à refroidir les cercles de fer et toutes les réalisations du forgeron. Ces roues en bois étaient faites par Mr Pouzoulet, le charron qui habitait un peu plus haut dans le village. Quand les roues en bois étaient terminées, il les portait à la forge pour les « cercler », ce qui les rendait plus solides. Le grand-père, Raymond ou Gilbert Martinet ferraient alors les roues des charrettes. Le « cercle » était réalisé à froid à partir de bandes de fer achetées chez Vissol et ensuite il était chauffé tout le tour à très haute température. Dès que le cercle était chaud, plusieurs hommes le récupéraient avec des pinces, le mettaient autour du bois, s'aidaient éventuellement d'un tendeur pour l'ajuster, et ensuite le déposaient dans l'eau pour éviter que le bois ne prenne feu. »

Yvette Peyridieu et Hubert Raffy parlent des épiceries et des bars



Les différents emplacements des épiceries :

- Dans la maison au 3 rue de la Forge chez Samuel Andrieu.
- Chez Madame Frezal, dans la pièce de gauche, face à l'église.
- Dans la venelle du Dragon, puis a été déplacée là où habite Monique Bouygues (3 rue de la Forge).
- De nouveau au 3 rue de la Forge en 1975.

Les emplacements des différents bars :

- Chez Pouzoulet sous le bureau de poste.
- Chez Adrienne Philip en haut, dans la maison occupée plus tard par la famille Bonhoure (8 rue des Artisans).
- Salle du haut de l'ancienne école privée jusqu'en janvier 1958 (destruction par un incendie).
- Face au monument aux Morts, chez la « Basilate », surnom donné à Mélanie Garrigou, épouse de Basile Molinié.
- A l'étage de la maison 3 rue de la Forge (Famille Bouygues).
- Dans l'ancienne grange de la maison 3 rue de la Forge avec un billard (Famille Bouygues)

Anecdotes : « Il arrivait quelquefois que la famille Bouygues, pour réunion de famille ou autre, laissait la gérance à 2 ou 3 personnes pour servir. » «Après la messe qui finissait à midi, les hommes allaient jouer aux cartes et boire l'apéritif au café jusqu'à 13 heures. »



Yvette Peyridieu et Monique Bouygues parlent des sonneurs de cloche.

« Monsieur Estrade, mutilé de guerre (une jambe en bois) a été affecté à sonner la cloche. Puis Monsieur Congé a pris sa suite mais il a été remplacé quand sa fille est allée à l'école publique. Ensuite Raymond Bouygues, habitant dans le village, sonnait les cloches le matin à 7 heures, à midi, et le soir à 19 heures. Pendant les vacances, ses enfants, accompagnés des autres enfants du village, le remplaçaient souvent à midi et le soir. »

« Mon père a pris la succession de M. Congé. Comme il fallait quelqu'un du village qui habite pas trop loin de l'église, c'est la famille Bouygues qui sonnait les cloches. Mon père ou ma mère allaient sonner la cloche à 7 heures du matin et à midi. Pendant les vacances, c'était nous, les enfants, assistés de tous les enfants du village, Jean-Pierre Pouzoulet, les Pilet et tous les autres, qui allions sonner la cloche. On tirait la corde qui était reliée à la cloche, on grimpait à l'orgue, on jouait de l'orgue, je pense qu'on fait partie de ceux qui l'ont abîmé... Et donc on sonnait on sonnait, et quand on arrivait, on disait « ça tourne la cloche ». Elle ne sonnait plus, elle ne pouvait plus sonner parce qu'elle était retournée.

Alors du coup on disait à mon père « oh la cloche... ». Alors mon père, je ne sais combien de fois par semaine, montait au clocher pour retourner la cloche parce qu'on n'avait fait que des bêtises. Pour se faire payer, il allait dans les fermes récupérer un peu de blé. On lui donnait du blé, une poignée... Et après il portait le blé au moulin à Saint-Vite et nous on avait le pain, en fonction de ça, gratuit pendant une partie de l'année. »

J.C. Goutouly nous parle des châteaux et de la vie quotidienne.

Les châteaux



Il existait deux châteaux sur le bord du Lot : celui de La Rive et celui de Lustrac. Le château de La Rive étant en amont de celui de Lustrac (800m environ) faisait payer un droit de péage avant la révolution. Le châtelain de Lustrac a chassé celui de La Rive. En 1948, des descendants du château de La Rive vivant en Hollande sont venus rechercher des informations sur leurs ancêtres. Ils ont répertorié les châteaux et les documents (leurs ancêtres étaient partis sur ordre du Seigneur de Lustrac). La famille existe toujours en Hollande : j'avais des contacts avec cette famille il y a encore quelques années. Il reste les vestiges du mur de ce château.

La tradition orale rapporte l'existence éventuelle d'un souterrain allant du manoir de La Pronquière à la salle paroissiale ainsi qu'un deuxième souterrain allant jusqu'au château de l'Estelle.



Une fileuse à Saint-Georges

La « Mounzetoune » habitait au croisement de la rue de la Forge et de la route de Cazideroque. C'était la grand-mère d'Emilienne. Je la voyais filer avec son rouet.

Les vendanges

Autrefois, le Bourdila était tout planté en vignes en raison d'une zone peu propice au gel. De nombreuses personnes de la plaine avaient de la vigne au Bourdila.

Le « dépanouillage »

On ramassait le maïs à la main.



Jeannot, Lulu et Henriette Terrières racontent des anecdotes de la vie quotidienne.

« Ma grand-mère, tous les jours, prenait le bateau pour aller faire la soupe à son grand-frère, parce qu'elle était née à Ladignac. Et on s'était toujours demandé pourquoi elle avait gardé le rivage de l'autre côté ; eh bien, c'était simple : elle partait de chez elle et allait chez elle de l'autre côté du Lot. Elle n'avait donc pas besoin de donner de l'argent au passeur ».

« On n'allait pas à Saint-Georges. Il nous manquait un morceau de pain ? Eh bien, on allait à Ladignac. Il y avait 2 épiceries. Le samedi et le dimanche, il y avait le boucher qui venait. Il y avait le bistrot, il y avait tout à Ladignac ! »

« Chez les bonnes sœurs, il y avait garçons et filles, tous étaient dans la même classe. Dans la classe, les garçons étaient devant et les filles dans les rangs de derrière. Il n'y avait qu'une seule enseignante pour la classe. Pendant la récréation, les filles étaient côté Marseille et les garçons côté cimetière. »

« Henriette était à l'école laïque. Au début, il n'y avait qu'une seule classe, et ensuite il y a eu une seconde classe. Les classes étaient mixtes mais, à la récréation, les filles et les garçons étaient séparés. »



Yvette Peyridieu énumère les anciens métiers qui étaient présents au village.

- « Lou Pountus », frère du grand-père Pouzoulet, exerçait le métier de cordonnier dans la maison familiale , 2 rue des Artisans.
- Au 5 de la rue des Artisans (maison de Mr Dubocage), M Déjean proposait ses services de coiffeur tous les dimanches matin et sur demande la semaine.
- Dans l'angle de la maison d' Yvette Pouzoulet, au 2 rue des Artisans, une mercerie était ouverte tous les dimanches après la messe.
- Le « Pendulayre » faisait des pendules dans une bâtisse de chez Fournier au 1 Avenue des Saint Georges de France.





- Le « barricayre » faisait des barriques chez Fournier.
- Monsieur Frezal et Monsieur Togni exerçaient le métier de maçon.
- Monsieur Rigal utilisait dans sa maison un four de boulanger au 2 rue des Artisans. Il y avait un autre four dans le village près de la venelle du Dragon. Il s'agissait d'un four communal. Avant la guerre de 1939, les jeunes dansaient dans la salle à côté du four. Pour la fête du village, des jeux étaient organisés dans le hangar d'Adon sur la place et le bal était toujours chez Pouzoulet au 2 rue des Artisans.

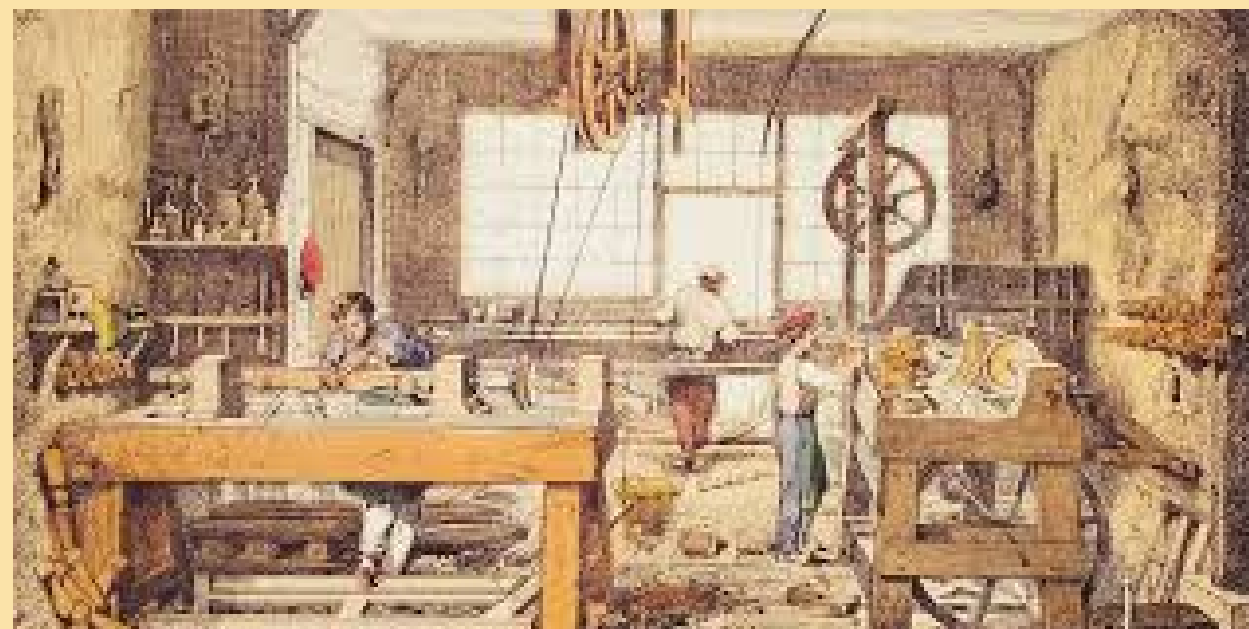
- Le dimanche matin, Monsieur Lassaque vendait de la viande dans la boutique mitoyenne à l'épicerie Frezal, face à l'église. Plus tard, Madame Gardelle, accompagnée par un chauffeur, et ensuite son fils, ont assuré des tournées en camion frigorifique dans le village.
- Monsieur Congé et Monsieur Pouzoulet, qui étaient facteurs, réalisaient également les roues en bois des charrettes et de quelques brouettes.
- Dans le village, rue des Scieries, la scierie a été gérée par la même famille pendant plusieurs générations : Adon Auzélic, frère de Berthe Magne née Auzélic, Henri Auzélic et Monsieur Magne, fils de Berthe. Henri Auzélic a créé la scierie du croisement du « Fustié » (croisement entre la route de Saint-Vite et la départementale 243), reprise ensuite par Monsieur Lafage.



- Il y avait plusieurs « infirmiers » et « infirmières » : Lucienne FABRE à Chaux, Jean FOURNIER et Raymond BOUYGUES au village, Marie TOGNI à Argenton.
- Monsieur Pouzoulet était charron dans le village.



- Monsieur Lafage dit « Pot à colle » avait un atelier de menuiserie au Fustié. Dans le village, Monsieur Bouygues exerçait l'activité de menuisier-charpentier dans un atelier en bois où se trouve actuellement la salle des fêtes. A la construction de cette salle, il a déménagé son atelier dans la grange de la « Basilate », face au monument aux morts.
- Monsieur Bonhoure avait construit un atelier face à son domicile, à côté du jardin du presbytère, au 5 rue des Artisans. Il l'a ensuite déménagé au lieu-dit La Pronquière. L'entreprise de charpente-menuiserie est toujours là.



Yvette Peyridieu raconte la vie au village autrefois.

A l'époque, tout le monde travaillait de bonne heure, tout le monde se levait tôt.

Les agriculteurs se rendaient dans les champs de très bonne heure.

Les élèves aussi ! Ils allaient à l'école à pied et certains parcouraient des kilomètres.

Les artisans également ! Personne n'a entendu parler de plaintes au sujet du bruit.

La maison sur la place du 1^{er} juillet 1946, propriété du château de Monbeau, était utilisée le dimanche pendant la messe pour mettre à l'abri le cheval et la voiture à cheval de Madame Laville de Monbazon.

Gilbert Martinet, l'ancien forgeron du village, parle des outils agricoles, du ferrage des vaches, et de la vie à la campagne.

Le matin avant de déjeuner, les outils agricoles étaient affûtés ou même réalisés sur commande. On se servait aussi d'un martinet, sorte de marteau- pilon.

Les premiers tracteurs sont arrivés dans la commune vers 1963.



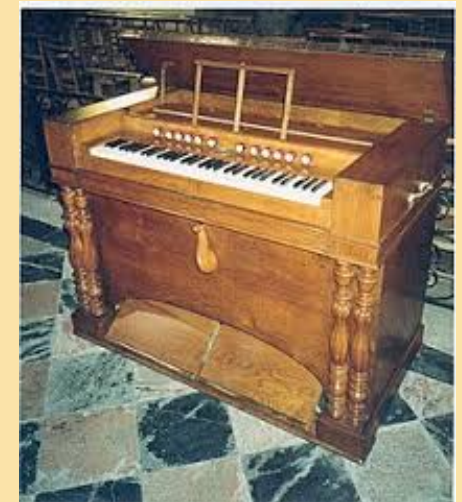
Les agriculteurs du secteur amenaient leurs vaches le matin de très bonne heure pour les ferrer. Dans la famille, ils n'ont jamais ferré les chevaux. Cette activité se faisait le matin avant le déjeuner. Tout le monde était matinal et les bêtes étaient indispensables pour le travail des champs.

La formation était assurée à Fumel par le père Daddi qui avait appris le métier avec son père.





- Monsieur Mauravit était l'appariteur du village (Personne mandatée par le Conseil Municipal dont la mission est la pose des affiches municipales et l'information des événements et nouvelles de la commune.)
- Tout le monde allait à la messe. Les enfants y allaient aussi et y apprenaient les nouvelles. Il y avait une messe tous les jours à 7 heures. Les enfants de chœur qui y officiaient allaient ensuite à l'école à 9 heures. Anita Bousquet jouait de l'harmonium tous les dimanches à la messe.



- L'orgue servait une fois par an pour le grand service. A cette occasion, les enfants de chœur faisaient une collecte pour le prêtre quelques jours avant chez les habitants du village.
- Il y avait aussi une quête dans la commune au moment de la fête. De ce fait, les habitants de Saint-Georges entraient alors gratuitement au bal.
- Les bals se faisaient chez Pouzoulet « en bas ». Dans ce cas, ils sortaient les outils du charron, déplaçaient tout. Les gens venaient danser là.



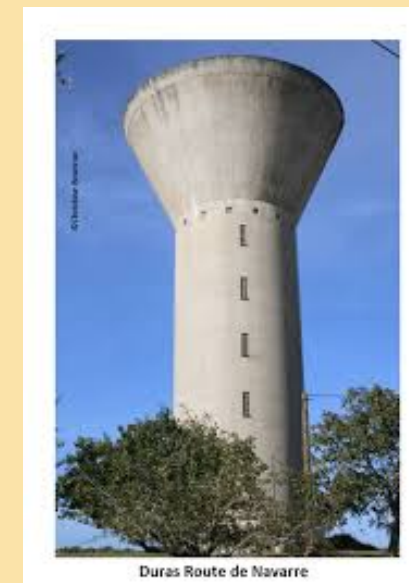
Hubert Raffy parle du château de Foulanou, du château d'eau et du théâtre

- Le château de Foulanou a brûlé et été « descendu » de moitié à cause de cela. Ils ont ensuite construit une autre aile. L'escalier et la terrasse ne sont pas d'origine. Il y a eu trois formes différentes d'escaliers : l'ancien escalier était en pierre, ensuite les frères Togni l'ont élargi de 3 mètres et là plus récemment on l'a élargi à 4,80 mètres. Pendant 10/15 ans, on entrait par la tour du château. Pour rentrer le bois pour se chauffer, on passait par là car c'était plus pratique. La tour alimentait les pièces, et lors du feu qu'il y a eu, elle a su résister.

Tout autour du château, il y avait 4 métairies :

- Foulanou Nord (Jean-Paul Raffy)
- Foulanou Est (Famille Lacombe)
- Foulanou Sud (Famille Lauras)
- Foulanou Ouest ou lieu-dit Foulanou Bas (Famille Royère) .

- « A l'époque, nous avons donné l'autorisation de faire construire le château d'eau parce que le Conseil Général nous avait promis que nous aurions l'eau tout de suite, car il était fait pour alimenter le bourg de Saint-Georges. Il est vrai que l'on a eu l'eau rapidement, puis on a aussi eu le chemin goudronné, mais on avait une « belle verrue » à côté, de 20 mètres de haut.
- Il y a quelques années, ils ont détruit le château d'eau et ils ont construit un surpresseur. Il n'y a donc plus de réserve car ça fonctionne à la demande : le surpresseur se met en route et alimente les robinets. »
- Je faisais du théâtre lorsque j'avais 16/17 ans. Une fois, on avait une pièce où on était déguisés en gendarmes. On était deux gendarmes. Un jour, Jeannot Cavalié arrivait avec son solex et on s'est fait un plaisir de l'arrêter.



- Les agriculteurs du secteur amenaient leurs vaches le matin de très bonne heure pour les ferrer. Le « travail » était installé à l'abri, devant la forge. Dans la famille, ils n'ont jamais ferré les chevaux. Cette activité se faisait le matin avant le déjeuner. Tout le monde était matinal et les bêtes étaient indispensables pour le travail des champs.



Remerciements

*Un grand merci à toutes les personnes ayant participé à ce recueil de mémoire,
soit par leurs témoignages ou l'apport de documents divers ou de photos.*

Marie-Hélène Belleau, maire de Saint-Georges

Saint-Georges, le 31 décembre 2025